

LE FIGARO MAGAZINE

Samedi 10 avril 2009



Négatif de la littérature urbaine américaine, le « nature writing » est en communion avec les grands espaces.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE

« Nature writing » Des romans à ciel ouvert

A l'image de Jon Krakauer (« *Into the Wild* »), les adeptes de cette littérature des grands espaces, introspective et sensuelle, connaissent un succès croissant. Explications.

Un homme. Un chien, peut-être. Un homme et son chien, éventuellement ! Des arbres, du ciel, de l'eau, de la neige, des cailloux. Des parties de pêche, de chasse, et beaucoup de solitude. Longtemps, le *nature writing* est passé pour un genre littéraire mineur. Jusqu'au succès de *Into the Wild*, le livre remarqué de Jon Krakauer (Presses de la Cité), porté à l'écran par Sean Penn, qui lui a permis d'élargir définitivement son audience. Ses ténors, s'ils doivent beaucoup à Thoreau, Emerson, voire London ou Lewis et Clark, pour leur fabuleux journal relatant la grande expédition à travers les Etats-Unis entre 1804 et 1806 (Phébus), passent un peu pour les enfants illégitimes de l'« école du Montana ».

Pas faux. Il est en effet peu probable qu'ils aient pu écrire leurs livres sans avoir lu Jim Harrison, son ami Thomas McGuane ou Norman Maclean (*Et au milieu coule une rivière*) - même si certains d'entre eux, comme Edward Abbey (*Le Gang de la clef à molette*, Gallmeister), étaient déjà célèbres dans les années 70. Le Texan Rick Bass, dont sort aujourd'hui une anthologie de 10 beaux récits (1), ne s'est-il pas d'ailleurs exilé au Montana, à l'instar de John Haines, auteur du touchant *Vingt-cinq ans de solitude, Mémoires du Grand Nord* (Gallmeister) ? Reste que la nature, si elle est un cadre pour la psychologie complexe des personnages de Harrison ou McGuane, devient omniprésente, voire exclusive, chez les écrivains du *nature writing*. D'ailleurs, le nombre de personnages est réduit à l'essentiel : un, voire deux protagonistes, composent la majorité des récits.

Gerard Donovan, écrivain irlandais exilé aux Etats-Unis, qui vient de signer le très intrigant *Julius Winsome* (2), s'en explique : « Je compresse l'espace au maximum : mon action se situe dans un périmètre de quelques kilomètres pour donner plus d'intensité au récit. » Une histoire simple : le chien d'un homme habitant une cabane au fond des bois est retrouvé mort, abattu d'un coup de fusil. L'homme décide donc de tuer tout le monde, pronto. « Je vis moi-même dans une maison isolée, explique Donovan. A quelques kilomètres de chez moi, on a retrouvé le chien de mon voisin tué à bout portant. Je me suis demandé ce que j'aurais fait en pareille circonstance, et j'en ai conclu que j'aurais assassiné un par un tous les chasseurs du coin. Pour moi, le héros de mon livre a une réaction tout à fait normale... »

Des voyages immobiles et silencieux

Dans *Indian Creek* (Gallmeister), le chef-d'œuvre de Pete Fromm et sans doute le nouveau mètre étalon du *nature writing*, c'est encore plus simple : il n'y a pas d'histoire, sinon celle d'un jeune homme acceptant de garder une maison perdue dans la montagne durant tout un hiver ! Rien ne se passe, mais beaucoup de choses sont dites. Le *nature writing*, c'est ça. Parfois, il quitte ses sentiers solitaires pour bifurquer vers le polar - à la manière de *L'homme qui marchait sur la Lune* (Gallmeister) de Howard McCord, qui a rencontré un joli succès il y a quelques mois. Mais en général, il consiste en un voyage immobile et silencieux, tout en monologue intérieur... C'est le *Voyage autour de ma chambre*, à ciel ouvert.

Olivier Gallmeister, qui dirige les éditions du même nom, spécialisées dans ce genre littéraire, s'en explique : « Le *nature writing* est l'exact opposé de la littérature américaine intellectuelle de l'Est, celle de Philip Roth, Don DeLillo, Thomas Pynchon ou Paul Auster. C'est une littérature virile et sensuelle, contestataire et engagée. Elle est engagée parce qu'elle est pour la sauvegarde des grands espaces initiaux, ceux d'avant les pionniers, mais ne tombe jamais dans l'écologie primaire : tous ces écrivains pêchent et chassent. » Ecriture de l'observation, c'est en fait une littérature de voyage sans voyage, comme en témoigne le splendide texte de Rob Schultheis édité par Gallmeister, *Sortilèges de l'Ouest* (3) : une brève randonnée dans les canyons désolés du Colorado - dans la forme mais pas dans le fond.

L'écueil du genre ? Avec la disparition quasi totale du récit, le *nature writing* peut rapidement sombrer dans la contemplation béate et virer à l'Ushuaïa littéraire et écológico-niais, avec lequel, autant l'admettre, *Into the Wild* flirte dangereusement. Olivier Gallmeister sourit : « C'est pareil pour toutes les formes de littérature. Dans le polar, il y a *Ellroy*, qui est fantastique, mais il y a aussi le roman de gare abominable. Idem avec le *nature writing* : il y a à boire et à manger. Réduire le genre à un exercice écologique reviendrait à dire que Moby Dick est un livre sur la pêche... »

■ NICOLAS UNGEMUTH

- (1) *La Vie des pierres*, Christian Bourgois, 272 p., 25 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville.
 (2) *Seuil*, 244 p., 19,50 €. Traduit de l'anglais par Georges-Michel Sarotte.
 (3) Gallmeister, 216 p., 22,40 €. Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Marc Amfreville.